

PIERRE MONTMORY



Chroniques d'un ancien habitant du Nid

PIERRE MONTMORY

Chroniques d'un ancien habitant du Nid

(1964-1969)



- Pour mes amis anciens pensionnaires du Nid -

- 1 -

Je suis arrivé au Nid, j'allai avoir dix ans. Ce qui m'a empêché de me sentir abandonné c'est la paix que j'ai ressentie en entrant dans cette maison où l'on n'embêtait pas les enfants. Je trouvais jolie notre maison. Nous étions chargés de l'entretenir, on nous donnait des bricoles à faire : pour moi, en fait c'étaient souvent des corvées pour punitions de mes innombrables bêtises.

Je n'ai pas gardé mes galoches en bois. Dans ma remise y a le vent. La rumeur vous précède, j'entends le son de vos voix. Dans la discipline nos gestes s'exécutaient depuis le matin. Notre vie était réglée suivant nos besoins d'enfants. Les grands s'occupaient des petits. Pendant les veillées et les loisirs je me suis bien éclaté. Nous sommes sortis voir des spectacles, et le plus beau le cirque.

Un matin d'automne la récréation s'est prolongée parce que le montreur d'ours est venu nous présenter son animal, un grand ours brun qui se tenait debout et qu'il retenait par une chaîne. L'homme était un gitan, je l'ai croisé plus tard, sur une place où je faisais un métier semblable

au sien. Il est revenu l'année d'après avec une chèvre qui faisait un numéro d'acrobatie.

T'en souviens-tu de ces récréés d'automne dans la cour de l'école primaire avec les Luciani? Moi, je n'ai connu que monsieur Luciani. Le premier jour de classe il nous a présenté un lot de règles en bois et nous a froidement annoncé que l'année d'avant il en avait cassé quatre sur le dos des élèves. Comme je n'avais peur de rien, j'ai risqué gros et j'ai gagné le gros lot.

Un coup de règle sur le bout des doigts. Non, je recommence : tu dois joindre tous tes doigts ensemble. Faut que ça te rentre par-là, si tu veux comprendre. Je dis bien : si tu veux comprendre. Un jour, un copain a jeté un papier dans la cour de l'école : il a été condamné à tous les ramasser. Ça rend le travail sacré. Une taloche de temps en temps en plus des corvées régulières, ça forge un caractère.

Nous rentrions fourbus de l'école. On avalait notre goûter vite fait et là il fallait se coltiner les devoirs et les leçons. Des fois t'avais même pas le temps de jouer c'était l'heure de la douche pis

du souper. Avec mon ami Daniel on appelait la maison le bagne. Mais on rigolait, on se fendait de rire. Jusqu' à l'heure du couvre-feu, la joie se tenait en sentinelle.

J'ai chialé longtemps la nuit, ça me prenait d'appeler maman. Pis ça m'est passé. J'ai ravalé mes chagrins. J'ai pris chaque jour comme il vient. De toute façon, ça fait rien, puisque : y a jamais personne nulle part quand on est petit et qu'on a du chagrin. Fallait voir les amis, leur montrer comment tu vis. Oui mais, je ne connaissais pas ce que c'est la vie. J'avais dix ans.

Debout tous les matins le lit fait au carré, la blouse grise bien tirée, la bouille et les menottes fraîches, après un frugal petit déjeuner nous prenions le car chargés de notre cartable lourd, pesant tout le savoir à transporter plus tard, la tête légère et bien faite. J'ai aimé notre école de la République. Mais c'est aussi grâce au talent de nos instituteurs. Et puis je me suis éveillé aux livres.

Dans la bibliothèque du Nid j'ai découvert des livres reliés qui contaient les souvenirs de voyageurs explorateurs à travers le continent africain. Les illustrations étaient extraordinaires de précision sur le monde terrifiant de la jungle, et des personnages comme cannibales et animaux féroces qui vivaient là, entre les pages. Les livres, les mots, voici des mondes qui s'ouvraient à moi.

J'ai pris mes premiers cours de guitare avec Jean-Claude Martorell et nous avons été enseignés par le moniteur Joël Daudé. Et j'ai joué avec Jean-Claude « Oh, went the saints » à la salle des fêtes du Nid. La salle des fêtes a été construite par les enfants. Nous avons monté plusieurs pièces de théâtre et joué devant du monde. J'aimais d'abord la réalisation technique, je fus comédien plus tard.

Il va falloir que je parle un peu de l'histoire de la Résistance internationale parce que j'en suis un héritier au même titre que certains d'entre vous dépositaires de souvenirs d'autant plus lourds à porter qu'ils sont inexprimables à nous les enfants de déportés et de fusillés. Nous savons

de terribles secrets. J'avais douze ans, j'ai lu le livre « La question » d'Henri Alleg, un copain de mon père.

L'automne est ma saison. Quand il pleuvait le jour de la rentrée des classes je me disais que cela me porterait bonheur pour toute l'année. Que ce serait une année facile. Les marronniers lâchaient leurs fruits et les coques épineuses éclataient sur le sol jonché des feuilles mortes toutes neuves. Et les paons paradaient avec leurs éventails de plumes.

J'aimais l'école et j'ai goûté à la pédagogie de madame Panozzo. Avec ses ongles elle vous pinçait la joue en tournant la chair entre ses griffes, vous pinçait l'oreille pour la faire décoller, où bien, chose incroyable qui est arrivé à l'un d'entre nous : madame Panozzo l'a encadré avec son ardoise en brisant cette dernière sur sa tête. Était-ce celle de Yannick Moya ?

Je suis passé de classe en classe avec une bonne moyenne. Un pauvre douze sur vingt en grammaire. Mes zéros de conduite étaient ma

chaine de bagnard. On me donnait des corvées et exercices divers genre celui-ci, alors que je venais d'être pris à voler des sous dans un porte-monnaie posé sur le bureau du directeur : monsieur Fraud me donne une paire de gifles, un aller-retour cinglant sur les joues qui prennent feu et les oreilles qui me sifflent. Monsieur Fraud choisi un beau livre relié dans sa bibliothèque, l'ouvre un peu au hasard et me le tend en désignant une page avec un poème : quand tu le sauras par coeur tu iras manger.

C'est fou le nombre de poèmes que j'ai pu apprendre. Je ne sais pas si ça m'a donné le goût pour la poésie mais j'ai néanmoins appris à apprendre des textes, ce qui peut être très utile pour un futur interprète.

Mon père, que j'ai pu connaître un petit peu, mon père disait, en parlant de moi : « Il a le diable dans la peau, il en vaut dix! ». Mon père était le plus gentil papa de la Terre et le plus grand guerrier aussi. Moi, je garde le poing dans ma poche. Je suis né quand il a recommencé à faire jour...

- 2 -

Je vivais au Nid et je ne savais pas trop pourquoi j'étais là, tout seul, sans nouvelles de mes parents qui venaient très rarement me voir tandis que mes oncles, tantes et cousins n'existaient pas davantage. J'ai passé plus d'une fête sans un joujou, et encore moins un câlin. Les parents absents, tu fais une croix dessus, toi qui n'a pas les bras parents de l'être.

Toi qui es avec toi, et les autres que tu voudrais des fois qu'il n'y en ait pas des autres. Dans ta solitude revancharde tu cherches le corps à corps, tu veux que l'on te touche, pour te sentir vivre. Et moi, j'étais piégé et quand j'étais trop malade je traînais ma carcasse fiévreuse contre la chaleur des radiateurs. Nul ne semblait me voir me noyer. Le front brûlant je pleurais sans larme comme un crayon sans mine. J'effaçais ma trace sur le sable des illusions. Heureusement, j'échappais à la mort, sans témoin, comptant sur mes forces naturelles. Je reprenais appétit, pour l'école, pour la vie.

Au théâtre, dans notre salle des fêtes, j'ai d'abord travaillé avec un marionnettiste qui

s'appelait Michel, je crois, et il m'a appris à tout faire : un kiosque, les marionnettes, les décors, le son et les éclairages. J'ai aidé aussi pour les décors et les bruitages de trois créations collectives que nous avons réalisées avec monsieur Fraud: « Charlemagne » - interprété par Mustapha Belaïd, « Gavroche », et « La pêche à la baleine » de Jacques Prévert, une pantomime collective où j'entrais déjà avec une guitare! Et avec Jean Claude Martorell nous avons joué et nous avons eu bien du succès avec nos guitares.

On écoutait Johnny, mais je me rappelle que les gars aimaient bien les Beatles. On lisait Pif et Arthur, on était les enfants terribles de Pim Pam et Poum, on fréquentait les Pieds Nickelés, mais on se garait de Tintin et de son Milou. On attendait Zorro où Eliot Ness, fallait de la bagarre et des foules de filles en liesse. J'étais amoureux de l'écran de mes nuits blanches. Je me faisais mon cinoche. Ah! Ce qu'on rêve quand on est mioche!

Je commençais à lire les journaux. Il y avait l'Humanité et d'autres journaux de gauche ainsi

que des revues de science et d'histoire. J'explorais souvent la bibliothèque. Un jour je fus pris d'une rage panique parce que des adultes avaient entassés pleins de vieux livres et les brûlaient avec de l'essence. Je suis resté traumatisé longtemps de cet évènement d'autant que, je m'en souviens, ceci c'est passé devant tout le monde indifférent à mes remarques, j'étais impuissant avec mes petits bras, j'ai pu en sauver quelques-uns. Aujourd'hui, j'ai vu le film de François Truffaut où des gens décident d'apprendre par coeur des grands livres avant que les fascistes ne les brûlent.

Il y a eu Nuit et Brouillard et la Bataille du rail, la bataille de l'eau lourde, et Hiroshima. Ce n'étaient pas les seuls points noirs de l'Histoire récente de l'Humanité. Les dieux et les diables fricottaient de tous les côtés et les marmites s'échaudaient pendant que l'eau bénite pissait dans les violons de la bourgeoisie capitaliste internationale. C'est la fin de l'ère des croyances en des dieux uniques, les prophètes n'ont plus cours, c'est l'Ère Atomique.

Au foot, j'étais et je suis resté : nul. Je me défendais bien dans le but quand il n'y avait pas de ballon en vue mais : qui pourrait arrêter un boulet tiré par Mustapha? Je m'éclipsais. Je préférais de loin les jeux de casse-cous que j'inventais avec mon inséparable ami Daniel Gaurrier. Ainsi on sautait de la balançoire « à la rescousse », un truc pour se casser le nez, on imitait les cascadeurs. On était des Gilles Delamarre. On s'en tirait par miracle. Pour rentrer dans notre gang, il fallait être capable de faire « la grande traversée », c'est-à-dire de passer du faîte d'un marronnier à l'autre, passer d'un arbre à l'autre. Un jour, Daniel est tombé et s'est plié le ventre sur le grillage du parc. Il fut indemne. Faut dire qu'on semblait coriaces. On s'était construit une superbe cabane en haut d'un de ces marronniers et c'était vraiment confortable et accueillant, avec une planque de bouffe qu'on volait dans la cuisine, où des fruits qu'on allait chiper dans les vergers en « faisant le mur » de la pension. Pis aussi, pour les indésirables, une réserve de marrons qu'on leur balançait dessus à la moindre approche.

C'est arrivé qu'on nous emmène en car pour grossir la foule de certaines manifestations. À douze ans j'ai crié avec la foule de Paris : « U.S. go home! » et « De Gaulle assassin! ». Guerre du Vietnam, guerre d'Algérie. Que de drame où nous étions tous rendus. Devant le vide de notre existence avec un moindre tuteur : la sociale prend en charge les victimes de l'oppression. Au retour d'une manif, un militant a réussi à me faire signer ma carte pour le parti communiste. Monsieur Fraud m'a convoqué dans son bureau. Il m'a repris la carte et l'a déchirée devant moi en me disant : « Tu verras ça plus tard ». Je remercie cet homme. Mes parents n'auraient pas fait mieux.

Je ne vous ai pas encore parlé de mes parents, qui ils étaient et c'est tant mieux, car ma mère vient de partir, elle aussi, après mon père, qui lui est parti en mille neuf cent soixante-six- quand j'avais douze ans; et je peux enfin, et pour tout dire, dire ce que je dois dire : ce qui ferait pleurer mes parents : si ma mère, si mon père l'entendaient ; parce que je veux, je tiens à ce que pleure même celui qui n'a jamais été entravé dans son corps, que pleure celui qui n'a pas

connu d'humiliation, qui n'a pas vu un jour gris,
dur comme la pierre.

- 3 -

Alors je t'ai regardée, Paloma. Et j'ai arrêté de pleurer. Pour voir. Tu me regardais les yeux fixes, grands ouverts. Tu semblais étonnée et effrayée en même temps. Tu faisais bien. Je me serais damné pour savoir pourquoi tu m'attirais. Je ne savais pas ce que c'était au juste une fille, à quoi ça pouvait servir, ni pourquoi parmi toutes les filles de la pension tu étais celle qui me faisait le plus grand effet. Ton frère Yannick, qui était du groupe des moyens avec moi, me jetait des regards de reproche et m'empêchait d'approcher trop près de toi. Je pense, chère Paloma, que tu en pinçais un peu pour moi aussi. Depuis j'ai eu ma revanche. Mais j'ai fait pleurer plus d'une et plus d'une m'a fait pleurer. Alors je chante pour toi Paloma :

La joie de vivre a des amants,

Gare à l'eau vive, gare aux serments.

Il y avait aussi une fille qui s'appelait Chantal et qui aimait bien jouer avec les garçons : ils étaient trois petits cochons... mais voilà venir madame La Censure, alors je grimpe dans mon arbre jusqu' aux dernières grosses branches, où j'ai construit une cabane avec mon pote Daniel. Il est là et me maudit parce qu'il m'attendait pour faire ripaille. On s'ennuie vite l'un de l'autre et alors, au moment des retrouvailles, nous sommes joyeux fous, alertes à jouer et rapides pour imaginer nos jeux avec leurs codes, leurs règles; véritables jeux de pirates.

Du haut de notre fief, nous sommes seigneurs en notre château. Daniel ouvre une boîte en bois et en sort un saucisson volé à l'épicerie et une cruche de fer remplie de cerises rouges volées dans les vergers voisins. De mes poches je sors encore du pain gaulé à la cuisine. Nous nous bâfrons d'aise en contemplant le paysage. Le ciel tourne au-dessus de nos têtes. Et l'horizon est d'un côté le parc de la pension, de l'autre les champs à perte de vue. Nous sommes sur un grand et large marronnier, planté en ligne au fond du parc. De l'autre côté du grillage il y a un

chemin de terre où viennent s'échouer des caravanes de bohémiens manouches.

Nous étions bien installés dans notre cabane avec tout le confort et des provisions de bouche et des munitions, c'est-à-dire une caisse remplie de marrons pour faire fuir les indésirables prétendants à la grimpe et qui nous enviaient. Une fois, on a invité Yannick à grimper. Il a réussi à se poser sur la première branche mais quand il a voulu attraper la deuxième, son pied a glissé et il s'est rétamé en bas. Il est resté dans les pommes pendant plusieurs minutes.

Alors, il nous fallait, comble du luxe, une diligence pour nous porter entre la maison et la cabane au fond du parc. Daniel, qui était le chef commando et moi, évidemment, cher lecteur, j'étais le cerveau mais, encore mieux, le roi de la bricole. Je fis du troc avec les enfants manouches, des carambars contre un vieux carrosse de bébé avec quatre roues en métal. Puis, j'ai récupéré le dessus d'un vieux banc, une grosse planche de bois sous laquelle nous avons fixé les roues. Sur la planche de la charrette nous avons cloué à l'arrière une caisse

en bois pour les provisions et il restait encore deux places assises devant. Nous avons attaché une grosse corde pour tirer et il ne restait plus qu'à trouver l'âne.

Cet âne existait en vrai et s'appelait Bernard Vaillant. Il avait dix-huit ans, on en avait quatorze mais il aimait bien jouer avec nous aux cowboys. Ainsi, Bernard, notre cher âne, était ravi qu'on l'appelle ainsi et, il s'attelait à la charrette et nous tirait à vive allure à travers le parc. Daniel et moi nous étions assis l'un derrière l'autre sur le banc de la charrette qui se carapatait sur le sentier accidenté du parc. Nous arrivions vite en vue du perron de la maison et Bernard, l'âne, faisait déraper la carriole sur le gravier. Il l'arrêtait pile derrière la file des enfants qui venaient chercher leur goûter que l'on distribuait par une fenêtre. Une, deux tranches de pain avec des morceaux de sucre ou, mieux, une barre de chocolat noir, et de l'eau. Évidemment on essayait de rafler le plus possible. On était des goinfres. Et l'on repartait au galop de l'âne. Mais, vous savez, il ne faut jamais insulter un âne, sinon vous ne pouvez plus rien en tirer, même, il vous jettera par terre.

Nous avions un troisième compère, un fin limier, Alain Lanternier. On l'appelait le plus souvent Lanternier. Il était notre contraire. Calme et peu vif. Mais sa qualité était dans ses réflexions qu'il livrait à voix basse, le sourire en coin. Il était peu loquace et semblait arborer un éternel chagrin. Avec lui, nous formions le redoutable gang du Trio. Partout où nous commettions nos actes souvent pendables, nous signions sur le sol, du bout d'un bâton, un triangle isocèle avec au centre trois barres perpendiculaires barrées d'un trait vertical. Chaque trait représentait l'un de nous, égal aux autres et c'était là le signe de la bande du Trio gravé sur les lieux de leurs gamineries.

J'ai fait beaucoup de bêtises et j'ai souvent pris mon plaisir à les faire. C'était par jeu que j'expérimentais l'inconnu, avec désinvolture jusqu'à l'insolence. J'étais méchant à point. Et je connaissais déjà le pouvoir des mots. Avec les mots, on peut se défendre parfaitement. Il faut s'entraîner. Et je m'essayais sur mes congénères qui ne trouvaient pas toujours gentils certains de mes mots ou expressions que j'inventais de toute pièce. Parfois pour me débarrasser d'eux.

Au foot, j'étais tellement nul, que je n'osais même pas marcher sur le terrain. D'ailleurs je me serai fait virer de suite. Au foot, on ne plaisante pas, le jeu, c'est le jeu. Et je ne savais pas dribler, je m'emmêlais les guibolles. Mais le grand champion c'était Mustapha Belaïd. Il était vraiment très fort, un bel athlète. Il jonglait avec la balle, driblait dans les pattes de tout le monde, s'amusait rapide éclair de ses talents, et il tirait droit au but.

J'ai trouvé des nouvelles de Mustapha, il y a quelques mois, dans le journal Le Monde, le témoignage de son tuteur Jacques Charby : En hommage à mon copain du Nid: Mustapha Belaïd. Mustapha était un chouette copain, un peu plus âgé que moi, il était dans le groupe des grands tandis que moi j'étais chez les moyens. Il était plus doux et plus gentil que moi. Doué d'une grande vitalité, l'intelligence rapide. Beau et charmeur, et secret. J'aimais bien aussi le voir jouer au théâtre où il prenait son travail au sérieux.

Écoutons le comédien, écrivain et cinéaste, Jacques Charby (son tuteur), auteur de deux

livres et d'un film, tous interdits en France à leur sortie : l'Algérie en prison (Minuit), les Enfants d'Algérie (Maspero) et Une si jeune paix. Il parle de son aide aux Algériens, pour leur indépendance, qui l'amène en prison. «On est libéré quand on y arrive. Libéré de n'avoir dénoncé personne. Soulagé.» Puis Jacques Charby s'échappe. Au Maroc et en Tunisie, il visite des réfugiés qui ont franchi clandestinement les frontières. Et notamment des maisons d'enfants, «orphelins totaux». Il les interroge. «J'ai fouillé dans les placards, j'ai trouvé des dessins qui, tous, décrivaient les incendies, les tortures de civils par les militaires. Mais aussi d'enfants.» Jacques Charby en fait un recueil de témoignages accompagnés de dessins. Il a la certitude qu'il ne va pas être cru, puisque sa première réaction, pour lui aussi, est de douter que, non seulement, des civils aient été torturés sous les yeux de leurs enfants, mais aussi que ceux-ci aient subi ensuite le même sort. «Parmi eux, il y en a un sans mains. Il s'appelait Mustapha Belaïd.» Père et mère tués devant lui. Son bras est brûlé par les soldats français. Jacques Charby recueille cet enfant. Il lui fait jouer son propre rôle dans Une si jeune

paix. Il l'emmena en France et l'adopta légalement. Mustapha choisit de ne pas garder son nom. Il devient Sylvain Charby. Il est mort il y a quelques mois. «Je n'ose pas dire qu'il s'est suicidé, il s'est laissé mourir. Parce que la guerre d'Algérie n'est pas terminée pour tout le monde. Pour mon fils, elle a duré quarante ans de plus», dit Jacques Charby en détachant les syllabes.

- 4 -

Pendant les vacances je suis souvent allé en colonie de vacances dans différents coins, en train ou en autocar. À l'île de Ré, à Villiers sur Mer, à Montmin, à Biot. C'étaient des colos qui appartenaient à des comités d'entreprises. On y était heureux et en sécurité. On nous laissait vivre notre vie d'enfant qui consistait à jouer du matin au soir. On n'avait ni prêches ni interdits sauf la méchanceté évidemment. Mais qui penserait à être méchant quand il est si choyé? Et l'on nous laissait le temps de grandir. On s'aimait librement, garçons et filles, sans contraintes que celles de la faim et du sommeil. Nous ne connaissions pas non plus le péché ou la faute. Nous étions innocents comme le sont tous les enfants.

Les enfants s'éduquent très bien entre eux quand ils sont mélangés petits moyens et grands ensemble, ils s'entraident. Les grandes filles m'ont appris à parler aux dames, et ainsi j'ai reçu quelques bonnes raclées. Les moniteurs nous fichaient la paix. Ils étaient là surtout pour régler notre routine de vie. Et s'il est arrivé que l'un d'entre eux soit mauvais, voire violent avec nous, il était fichu à la porte immédiatement. Au Nid, du temps où j'y ai vécu, on écoutait vraiment les enfants : c'était vraiment notre maison. On avait le droit au chapitre sur toutes les questions.

Nous avions des conférenciers qui venaient nous parler de mille sujets. Nous avions un ciné-club qui projetait des films que nous choisissions et fonction de nos intérêts. Certains de nous étaient passionnés. On regardait des classiques. On regardait aussi des films de la Résistance. Sur toutes les Résistance possibles. Il en existe peu d'échos mais ce sont de vrais témoins. J'ai perdu la mémoire des titres mais je les ai gardés en tête. J'ai cherché longtemps à reconstituer la vie de mon père qui fut une sorte de 'James Bond' de la Résistance mais, bien sûr, étant

orphelin je l'idéalise... n'empêche que c'était un vrai homme. Et si j'ai une guitare aujourd'hui, c'est bien parce que quelques personnes comme lui étaient réveillées et ont été jusqu'à tenir un fusil pour défendre leurs vies mais la nôtre aussi, dans un même élan salvateur.

Résister ça veut toujours dire : non !

Et à chaque fois nous répétons « Plus jamais ça ». Mais le problème s'est délocalisé, la bête immonde a fait sa tanière dans bien des coins du monde, la folie bat son plein d'horreurs et de danses macabres. Le capitalisme ronge le monde, la plus part d'entre nous n'arrive pas à survivre. Ce siècle atomique ne vaut pas plus que les siècles des pharaons.

Je recopie un poème de mon ami
le poète algérien Barek Abas :

*Les Gens de la Pluie **
Ils naissent un jour de printemps
Pourtant
Obscurci de nuages livides
Déjà

*Ils grandissent d'une enfance
Sans rires
Qui les vieillit adultes
Trop tôt
Ils saignent d'éclairs et foudres
Au coeur
De ces amours impossibles
A vivre
Ils brulent leur vie en mourant
Crucifiés
Sans vivre jamais un printemps
Sans pluie*

**A mon ami Montmory Pierre et tous ces anciens
"Enfants du Nid».*

- 5 -

Vers la fin du mois de Juin 1966, tous les enfants étaient partis en vacances, qui en colo, qui chez des tuteurs ; et il ne restait à la pension que ma soeur Annette et moi. Par un beau jour de printemps monsieur Fraud, le directeur du Nid, nous a demandé de le suivre et il nous a emmenés en voiture jusqu'à Paris, à l'île de la Cité. Puis nous nous sommes rendus à pieds jusqu'à un petit parc au bout de l'île devant un

mausolée. Nous avons descendu les marches de béton jusqu'à une cour de prison, ensuite on est entré dans une pièce sombre où était reconstitué une douche à gaz et puis nous nous sommes arrêtés devant l'entrée d'un caveau, une pièce très étroite mais très longue, en fait de longs murs en béton gris posés autour d'un cercueil. De chaque côté du cercueil, les murs blanchis étaient couverts de milliers et de milliers de petites lumières qui brillaient doucement jusqu'à l'horizon de la perspective des murs mais qui à cause de leur nombre créaient une lumière blafarde avec une ombre lugubre. Chaque lumière représentait une des 200000 victimes des camps de concentration nazis. « Il est là, ton père » ma petite voix m'a dit.

Seul le silence nous a accompagnés tout au long de cette visite où j'ai compris ce qu'on ne m'avait pas dit, parce que personne ne m'a jamais parlé de la mort de mon père, j'ai donc appris son décès deux mois après de cette étrange et significative façon : par Le Silence. Et je savais que ce n'était fait que de silence ce que rapportaient les déportés rescapés des camps de

la mort. Je le savais car c'était une chose que je connaissais dans le regard de mon père.



Mémorial des Martyrs de la Déportation, Paris

Alors la petite voix répétait dans la cage de ma mémoire l'écho infini des mots criés: « Il est là, ton père ! ». Je fus foudroyé.

J'allais sur mes douze ans espérant toujours des retrouvailles avec mon père, cet absent silencieux. Je demeurais dans l'indifférente ombre. J'attendais sa lumière.

Je venais de faire une brillante sixième à l'école et j'étais dans la bonne moyenne puisque j'avais même mérité des livres de prix et un baptême de l'air dans un coucou à cinq places. Ce fût la première fois que je prenais l'avion.

Lorsque je suis redescendu sur terre, je me mis à frémir d'une colère indicible et je serrais mon poing. Je devins méchant et irascible, j'ai redoublé ma cinquième. À certains moments, personne n'osait me parler parce que je regardais les autres dans les yeux méchamment.

J'en voulais au monde entier et surtout je pense que j'avais inconsciemment un sentiment négatif à l'égard de mon père : il m'avait abandonné.

Pis, toutes ces journées sans bisous, sans câlins, et surtout sans paroles sur rien. Le silence pour tout. Même un chien malade, si tu lui donnes son remède, tu lui parles, à lui, au chien; et tu lui fais un câlin.

Un câlin c'est rien. Mais ça fait du bien. Un câlin ça aide à grandir et la parole, elle, la parole; la

parole garde la joie, la joie de naître, de vivre et de mourir.

Le silence, lui, le silence; il est indifférent. J'ai crié après ce silence qui me nouait le corps et enflait ma tête, longtemps, trop longtemps, et mes cris ont arraché ma gorge, brisé ma voix et coupé mon souffle.

Le temps s'entasse comme les feuilles mortes et les souvenirs. Mais il y a des douleurs insistantes qui remontent à fleur de peau. Et alors je pleure. Oui, je pleure, parce que je ne peux pas écrire l'Innommable. Les larmes, c'est tout ce qu'il me reste pour dire.

- 6 -

« Allons, Jeff, t'es pas tout seul ! » Jacques Brel pousse sa goulante dans les hauts parleurs. Jeff, assis sur un banc public renifle et soupire pendant que son pote essaie de lui remonter le moral. La lueur jaune d'un réverbère éclaire leurs visages gris. Des figurants jouent les passants qui circulent anonymes et indifférents. On est sur une scène de théâtre où des enfants du Nid miment une chanson devant la palissade bariolée d'une rue.

J'ai participé à la réalisation de cette pièce que nous avons jouée dans la salle des fêtes de la pension. C'était vraiment chouette et les copains se donnaient beaucoup. Aujourd'hui, printemps 2012, je m'appête à brûler les planches à nouveau après quelques années de calamités diverses dont je suis sorti vivant mais pas indemne. J'ai la chance d'être vivant, au moins. Et je reprends le fil de mes souvenirs pour transmettre toute chose vécue. Je suis un interprète et je crie contre le silence indifférent. Je crée naturellement dans le frémissement de la vie. Pour supporter toute lutte au bonheur. Par amour. Par amour je donne. Par amour je suis riche des vraies richesses. C'est un trésor que de donner. Mes parents me l'on appris, par l'exemple.

Au Nid j'ai pu grandir sans souci. Je suis allé à l'école et j'ai joué le reste du temps. Le soir, pour m'endormir, les mains sous les draps je jouais à tournicoter mon zizi et, les yeux fermés je m'inventais des symphonies, je me faisais le concert idéal avec tout l'orchestre. Je cherchais Mélodie. Je l'ai trouvée plus tard et j'ai perdu mon innocence. Mélodie ma susurré à l'oreille

un nom : Orphée. Le mien ? Sans doute, puisque je porte depuis toujours une guitare ; infatigable maîtresse aux hanches de bois et au cou raide.

« Je ne savais rien, alors j'ai tout inventé. Je n'étais pas au courant des modes, je n'avais pas le temps ; je bouloTTais sans arrêt. J'ai acheté une guitare avec le mode d'emploi. Je jouais mes gammes assis sur une pierre qui roulait sa bosse sur la terre dans le bruissement des mondes. Les gens autour de moi font un cercle et contemplent l'usure de mes souliers. Alors je tiens ma maîtresse par les hanches et la fais chanter. Je la frappe et la pince sur toutes ses cordes. La voix de la Muse se pare d'ornements précieux et vibre à l'unisson de la présence du créateur : je suis l'interprète de son silence. Son chant de harpe lui vaut les bravos. Ma guitare c'est mon orchestre et ma tirelire ».

Ils sont partis très loin, je ne me souviens plus très bien. Et Mélodie est restée. Avec Mélodie je ne serai plus jamais seul, tant que je me souviendrai d'elle. La mémoire est infidèle. Mélodie dit mieux que moi ce que nous avons vécu ensemble, à la lumière, et dans les

sentiments les plus profonds. Suis-je devenu musicien par manque de mots ?

Le Nid aura vu la naissance d'Orphée parce qu'il faudra toujours quelqu'un pour chanter ce que les mots ne peuvent pas dire.

- 7 -

À la mémoire de tous les enfants « à qui on flanque sur le tutu » ; à la mémoire des parents qui n'ont pu voir leurs enfants grandir ; à tous ceux qui vivent encore ou ont vécu la contrainte du corps et l'humiliation.

Mes dernières phrases seront pour remercier tous les gens dévoués et gentils qui nous ont offert un véritable nid, pour y passer le temps de l'enfance, et pour offrir mes hommages à une très grande dame, madame Madeleine Vernet, la créatrice du « Nid ».

Je m'appelle Pierre Montmory et comme vous je souffre, je suis souvent révolté, et malgré mes efforts je ne pourrai sortir de cette existence que le jour de ma mort. Je suis donc sacrifié dès ma naissance. J'ai appris à force de volonté. Que le seul paradis possible est ici. Que la paresse de volonté et la timidité morale sont les pires des maux. Et qu'il n'existe qu'une seule vertu pour le progrès de l'être humain, c'est la patience.



Je remercie la Chance d'être arrivé à l'âge de soixante ans en bonne santé; de n'avoir pas vécu de guerre; de connaître ensemble paix et liberté.

Je remercie la Chance de n'avoir jamais tenu une arme.

Je remercie la Chance. J'ai eu une très belle enfance même si j'étais privé de mes parents. Mes parents m'ont confié à des gens qui se sont toujours bien occupé de moi. Je n'ai jamais été insulté ou molesté et l'on m'adressait toujours la parole comme à un petit homme.

Je remercie la Chance de n'avoir pas été contraint ni par la pensée ni par le corps.

Et j'ai voulu tout ce que j'ai pu faire.

Dans le mot bonheur il y a le beau travail. Les mains propres et la tête claire. Bien des efforts pour que naisse le rêve. Pour se mettre à l'égal du créateur.

Pierre Montmory 1er Mai 2012

TÉMOIGNAGES

Message d'Isabelle BADILLO - le 06/05/2012 :

"... Salut les amis. Je viens d'aller faire un tour sur le nouveau site des « anciens », et comme le dit si bien Corine il est super.... Je suis tombée sur le témoignage de Pierre Montmory, et je dois dire que je l'ai lu et relu... Beaucoup d'émotion ! D'un seul coup j'ai été transportée plus de 40 ans en arrière, et j'ai retrouvé tous ces enfants qui faisaient partie de ma vie et que j'ai aimés. J'ai oublié beaucoup de noms et de visages comme beaucoup d'entre nous, mais ceux qui sont restés gravés dans ma mémoire le seront à vie. Pierre Montmory, par le plus grand des hasards, et l'un de ceux que je n'avais pas oublié, et tout simplement parce que j'avais peur de lui.... Bien sûr j'étais petite et lui étant plus âgé que moi il m'impressionnait, ça m'est resté. Aujourd'hui, après lecture, je comprends mieux sa souffrance et le comportement qu'il avait alors. Je le remercie d'avoir témoigné et de nous avoir fait comprendre beaucoup de choses. Bisous à tous. Je vous aime..."

Message de Guy ANDRIEUX - le 05/05/2012 :

"... Ce témoignage (celui de Pierre MONTMORY qui est ci-dessous) est rempli d'émotion et nous transporte, nous revisualisons L'avenir Social. Hélas, je ne me souviens plus de Pierre, mais seulement de son nom... J'espère que des gens comme lui, ou comme Pierre Recrosio, dont je me rappelle aussi, se joindront un jour ou l'autre à nous. Bisous à tous. Guy..."

Message de Pierre MONTMORY - le 02/05/2012 :

"... Je suis heureux d'envoyer enfin le livre revu et corrigé de mes "CHRONIQUES D'UN ANCIEN HABITANT DU NID". Écrire sur mes souvenirs a été une rude mais bienfaisante épreuve. Ce genre d'expérience est téméraire, car cela ouvre parfois des

gouffres effrayants. Mais si la joie de vivre est mon guide je reste serein malgré l'émotion qui parfois me submerge.

... J'ai regardé et lu toutes les pages du site des Anciens du Nid. C'est très beau. J'aime beaucoup le ton du texte. La documentation est très belle aussi. J'apprécie beaucoup les pages consacrées à l'Histoire du Monde Ouvrier, et surtout celles qui parlent du Travail des Enfants. Des pages qu'il faudrait enseigner dans toutes les écoles...

... Rappelons-nous d'où l'on vient. En tout cas, moi, mes racines sont dans la nuit et le brouillard.

"... Bonjour les amis. Le bon hasard me mène vers vous et c'est une émotion très agréable de vous retrouver ici en quelques traces, mais il n'en faut pas beaucoup pour ressortir ma panoplie de souvenirs.

... J'ai gardé un très bon souvenir de mes cinq années au Nid.

Malgré nos histoires personnelles épouvantables, je pense avoir été très bien traité et respecté. J'ai appris au Nid beaucoup de valeurs que j'ai gardées. On l'appelait aussi la Maison des Enfants de Travailleurs. En échos nous entendions les rumeurs de luttes et des combats qui continuaient, là, sur cette Terre douce et cruelle. Aujourd'hui, d'où je vous écris, du bon Canada, je ne porte pas un fusil, j'ai une guitare. Et ma guitare peut tuer tous les fascistes. C'est au Nid, avec monsieur Fraud, que j'ai fait mes premières armes au théâtre, que j'ai été initié à la photographie, que j'ai eu un premier prix de jeu de guitare grâce à Joël Daudé... J'ai créé mille choses.

...Je me souviens de beaucoup de détails; de quoi faire un film!

A bientôt les amis, je vous aime très fort.

Pierre Montmory

VIE AMOUR BEAUTÉ

POÉSIE

LA VIE

www.poesielavie.com

- éditeur -

PIERRE MONTMORY



Chroniques d'un ancien habitant du Nid